

ROBERT CASTEL

*Psychamérique :
vers la société postpsychanalytique*

Selon les canons de l'ethnocentrisme psychanalytique français, la cause est entendue : la psychanalyse américaine n'a jamais représenté qu'une version ahâtardie de la découverte freudienne. Psychanalyse hanalisée, récupérée, médicalisée, normalisatrice, adaptatrice, conformiste, etc., il n'est pas de qualificatifs trop durs pour stigmatiser une trahison dont le génie de Lacan, et sans doute aussi celui de notre race, nous auraient miraculeusement préservés. Aussi la constatation que la psychanalyse a été, aux Etats-Unis, un extraordinaire instrument d'intégration sociale et de conformisme politique n'a-t-elle jamais inquiété outre mesure les chantres du purisme analytique : ces grands enfants d'Américains n'ont fait que récolter ce que leur naïveté avait semé. De même, les péripéties récentes du développement de la pratique psychanalytique aux Etats-Unis, et sa crise actuelle au moment où on la dit en reflux, ne nous concerneraient pas davantage : quels enseignements positifs pourrait-on tirer de ce qui n'est que l'histoire d'une monstrueuse déviation ?

On n'attaquera pas ici de front ces pseudo-évidences si communément partagées dans les chapelles psychanalytiques. Comme tous les préjugés, elles servent trop ceux qui les propagent pour qu'ils les livrent à une argumentation rationnelle. On se contentera de rectifier certaines données factuelles pour suggérer une interprétation moins fantasmatique du rapport qu'entretient la psychanalyse (américaine ou autre) avec le contexte social et politique qui l'accueille et qu'à son tour elle transforme. Ainsi s'esquissera aussi une autre leçon à tirer d'une histoire qui couvrira bientôt trois quarts de siècle. Car, quand même, les Etats-Unis sont le pays où la psychanalyse a remporté ses premiers triomphes, dès les années 1910 ; le pays où elle a

longtemps occupé une position hégémonique, non seulement en médecine mentale, mais dans de larges secteurs du travail social, des sciences humaines, des arts, des spectacles, du *management* ; le pays enfin où cette prépondérance a commencé à se fissurer dans les années 60, ouvrant la voie à ce que l'on définira comme le commencement de l'ère post-psychanalytique. Et ces sortes de grandes premières historiques ne concerneraient que les amateurs de perversions exotiques ?

Qu'en est-il, tout d'abord, de la situation de la psychanalyse aujourd'hui aux Etats-Unis ? Il n'est pas exact de dire, comme on l'entend souvent, qu'elle est « dépassée ». Elle serait plutôt banalisée, c'est-à-dire qu'elle a perdu la fonction de référence privilégiée qui fut longtemps la sienne, pour s'inscrire maintenant comme une technique particulière, convenant à des « indications » précises et limitées, au sein du large éventail des dispositifs de prise en charge développés par la médecine mentale américaine. C'est donc la fin de la position privilégiée qu'elle occupait en psychiatrie jusqu'à la fin des années 50, lorsque par exemple les deux tiers des étudiants en psychiatrie suivaient un cursus analytique et que le modèle d'une « psychologie dynamique » inspiré, avec des degrés variables dans l'orthodoxie, de la technologie freudienne s'imposait comme la matrice fondamentale pour appréhender non seulement les faits de la pathologie mentale, mais l'ensemble des relations interpersonnelles et sociales.

Fin aussi — et ce n'est pas moins important — du rôle innovateur qu'elle a joué jusqu'à ces années-là dans les différentes tentatives de transformation de la médecine mentale américaine. Car lorsque l'on dit — souvent avec mépris — que la psychanalyse américaine a été ou est « médicalisée », on oublie d'ajouter que ce n'est pas l'ensemble, ni n'importe quelle fraction de la profession médicale qui a été le vecteur de sa diffusion aux Etats-Unis. D'emblée, c'est-à-dire aussitôt après le voyage de Freud en 1909, elle a séduit la frange moderniste et progressiste des médecins : non les superintendants des *State Mental Hospitals*, représentants de la tradition psychiatrique classique, mais le personnel des grands hôpitaux privés et des écoles de médecine les plus prestigieuses. C'est à partir de ces foyers d'innovation, périphériques par rapport au système psychiatrique officiel, que la psychanalyse s'est infiltrée dans d'autres secteurs de la société américaine. Et la deuxième vague d'expansion s'est levée après la seconde guerre mondiale, liée aussi à une tentative de transformation progressiste des structures de la psychiatrie. Sans doute, à la mesure de son succès, la psychanalyse était-elle devenue alors l'idéologie

dominante dans tout le champ de la santé mentale. Mais ce consensus représentait, si l'on peut dire, le conformisme de la modernité. Il rassemblait la plupart de ceux qu'animait une volonté de rupture à l'égard des traditions, des archaïsmes et des survivances d'un passé asilaire pensé comme révolu et dont la « révolution freudienne » aurait permis de s'affranchir.

C'est cette double fonction qui est remise en question aujourd'hui. La psychanalyse est sur la défensive. Les vocations se font moins nombreuses : moitié moins de candidats aux instituts de formation dès les années 1964-1966 par rapport à la période 1958-1960, encore que les jeunes gens les plus brillants et les plus ambitieux sachent qu'elle demeure une voie royale pour la conquête des positions de prestige et de pouvoir dans l'*establishment*. Mais, surtout, quasi rien de nouveau ne se fait aujourd'hui en son nom. Les recherches les plus audacieuses, les innovations les plus récentes ne se réfèrent plus à elle. Mieux, très souvent, elles se définissent contre elle. Pour caractériser ce nouveau contexte, nous avons proposé l'expression de « société postpsychanalytique » (1). Encore faut-il s'efforcer d'apprécier le sens exact de ce déplacement décisif.

S'il est vrai que la plupart des techniques qui aujourd'hui multiplient les possibilités d'intervention sur l'homme se développent *contre* la psychanalyse, il est aussi vrai qu'elles continuent à se penser *par rapport* à elle. Qu'il s'agisse de thérapie familiale, de conseil sexologique, d'analyse transactionnelle, de *gestalt*-thérapie, de cri primal, de bio-énergie, etc., toutes ou presque (2) partent d'une déception à l'égard d'une ambition qui fut portée d'abord par la psychanalyse ; toutes ou presque s'attachent à développer une approche que la psychanalyse aurait à la fois dessinée et manquée. Ainsi la psychanalyse est jugée trop longue ou trop sophistiquée, ou trop intellectuelle, ou trop onéreuse, etc. ; elle aurait sous-estimé le rôle du corps, de l'instant, du présent, des sentiments, de la spontanéité, des interrelations immédiates, etc. Il faut donc — mais dans le cadre d'une économie dont la psychanalyse continue de donner à l'arrière-plan la formule générale — jouer le corps contre l'intellect,

(1) Cf. Françoise CASTEL, Robert CASTEL, Anne LOVELL, *La société psychiatrique avancée : le modèle américain*, Paris, Grasset, 1979.

(2) Il y a cependant une exception essentielle, la modification comportementale (*behavior modification*), une des nouvelles techniques actuellement les plus répandues aux Etats-Unis, qui, elle, s'est développée à partir de la tradition de la psychologie de laboratoire dans la lignée du behaviorisme, et ne doit rien à l'héritage freudien.

le *hic et nunc* contre le passé, le passage à l'acte contre l'anamnèse, l'impulsion contre la réflexion, les relations immédiates contre les processus primaires, etc. Ces nouvelles techniques méritent d'être qualifiées de bâtards de la psychanalyse, pour une double raison. D'abord, à cause de leur prétention naïve d'apporter, grâce à la découverte d'un dernier gadget à la mode, une solution à tous les problèmes de l'humanité. Mais aussi parce qu'elles s'inscrivent réellement dans l'héritage freudien en ce sens au moins que ce qu'elles apportent a été constitué à travers leur relation d'opposition à la psychanalyse, et ne se comprend que par rapport à ce modèle qu'elles prétendent liquider. On pourrait ainsi sans trop de peine reconstituer le puzzle des multiples formes actuelles des « nouvelles thérapies » à partir du *surgeon freudien* en montrant que chacune développe, sous une forme unilatérale et souvent caricaturale, une dimension que Freud avait articulée avec toutes les autres dans la méthode psychanalytique.

Cependant, sous ces simplifications, s'accomplit quelque chose de ce qui avait été visé par la psychanalyse « authentique ». Ce que l'on doit par excellence au génie de Freud, c'est d'abord la découverte de la relative réversibilité des catégories du normal et du pathologique ; c'est ensuite l'instrumentalisation de cette découverte dans une méthode d'exploration du psychisme rigoureuse et exigeante. Avec la psychanalyse, un travail sur la normalité devient possible : l'état d'un homme « normal » n'est pas un donné mais le résultat provisoire, fragile et ambigu, d'un processus sur lequel on peut intervenir, pas seulement pour « guérir », mais aussi pour dévoiler, découvrir, réagencer d'anciens équilibres, dépasser certains blocages... Mais si ce travail sur soi doit passer par les longueurs et les rigueurs de la relation duelle orthodoxe, il est de fait confisqué par une minorité. La « thérapie pour les normaux » que veulent promouvoir la plupart des nouvelles techniques retient de la psychanalyse cette conception paradoxale de la santé mentale qui la relativise, en fait une tâche en principe infinie plutôt qu'un état statique. L'accomplissement d'une vie meilleure devient dès lors le résultat d'une méthode qui déploie une batterie d'exercices pour promouvoir un processus de transformation. Il s'agit moins de restaurer la santé, ou même de prévenir la maladie, que d'apprendre à développer sa personnalité et à nouer avec les autres des relations plus authentiques. En somme de se constituer, d'une manière méthodique, une sorte de plus-value de bien être ou de jouissance.

Certes, comparées à la psychanalyse, les techniques employées sont simples et souvent même simplistes. Elles passent par une mani-

pulation mécanique du corps plutôt que par les détours de l'anamnèse ; elles jouent fréquemment sur la superficialité des relations de groupe pour économiser les efforts solitaires ; elles se contentent parfois d'enrober dans un pathos célébrant les vertus de l'ici et maintenant et l'authenticité du vécu quelques recettes assez vulgaires d'action psychologique.

Mais ce faisant, elles ont démocratisé l'accès à un type d'accomplissement dont la psychanalyse avait fait miroiter la possibilité tout en en réservant la réalisation à un cercle restreint d'*happy few*. Les « nouvelles thérapies » ont ouvert ce cercle. Si la « demande » sur la psychanalyse s'est relâchée ces dernières années aux Etats-Unis c'est, entre autres raisons, parce qu'une partie de sa clientèle potentielle a trouvé ou cru trouver à travers ces nouvelles approches un *analogon* de l'aventure spirituelle qu'elle proposait. Il y aura toujours des aristocrates de l'intelligence ou de la fortune pour se moquer de ce qui n'est sans doute effectivement qu'un ersatz, et pour regretter que les touristes des congés payés laissent traîner leurs papiers gras sur les plages autrefois défendues par les privilèges. Cette morgue rend toutefois aveugle à la compréhension d'un phénomène social important : à travers le développement de ces techniques, l'idée freudienne d'un dépassement de la thérapie et d'un éclatement du concept de santé est devenue un phénomène de masse. Ils se chiffrent déjà par millions ceux qui, pour le meilleur ou pour le pire — mais on pourrait en dire autant des clients de la psychanalyse —, ont cherché auprès de nouveaux spécialistes compétents une aide pour surmonter leur malaise à vivre.

Cependant, au moins autant que cette filiation, c'est la similitude des fonctions sociales et politiques assumées par la psychanalyse et par ces nouvelles thérapies qui les inscrivent dans une même problématique.

Qu'est-ce en effet qui a assuré le succès foudroyant de la psychanalyse aux Etats-Unis dès la seconde décennie du xx^e siècle ? Indépendamment même de ce qui s'est passé dans le cadre médical, où le développement de la psychiatrie était bloqué dans une impasse entre une tradition asilaire discréditée et un organicisme en perte de vitesse (3), sur le plan plus général de l'évolution de la société américaine, la psychanalyse est intervenue à un moment décisif. Les

(3) Pour une excellente analyse du contexte médical au moment de l'arrivée de Freud aux Etats-Unis, cf. Nathan G. HALE, *Freud and the Americans, the Beginning of Psychoanalysis in the United States, 1867-1917*, New York, 1971.

Etats-Unis ont sans doute été la première nation au monde à faire du consensus social un problème technique, c'est-à-dire un objectif d'action concertée autour duquel se mobilisent des spécialistes du travail sur l'homme. Jusqu'au début du ^{xx}e siècle, la société américaine s'était contentée d'imiter l'Europe en important et en adaptant les formules classiques de réduction des comportements déviants dans ces institutions canoniques de ségrégation que sont les prisons, asiles, *almshouses* (maisons de charité) et autres lieux de renfermement. Pour des raisons historiques que l'on ne peut analyser ici, mais au premier rang desquelles il faudrait mettre le caractère massif qu'a pris le phénomène de l'immigration aux Etats-Unis, ce cadre institutionnel rigide éclate au début du ^{xx}e siècle. S'agissant du type de populations concernées, un seuil à la fois qualitatif et quantitatif est franchi. Il ne s'agit plus seulement de prendre en charge des catégories limitées et précises de gens en rupture ouverte avec l'ordre social, criminels, aliénés, vagabonds... ; il faut aussi traiter la masse de tous ceux pour qui l'adaptation aux valeurs et aux exigences de la société américaine fait problème : l'enfant qui a des difficultés avec l'institution scolaire, l'adolescent en crise avec sa famille, le travailleur qui échoue ou qui répugne à être uniquement rentable, le représentant des classes moyennes dont le malaise à vivre trahit le manque d'efficacité sociale, etc. Il devient évident que l'ancienne solution qui consistait à retrancher les indésirables de la vie sociale pour les traiter à part est à la fois trop onéreuse et trop brutale pour corriger les troubles plus légers ou les déviances plus subtiles qui caractérisent ces nouvelles populations.

Aussi voit-on apparaître et se développer, surtout dans la seconde décennie du siècle, ce que l'on pourrait appeler de nouvelles technologies d'intervention *in vivo* : le mouvement de l'hygiène mentale et ses techniques de prévention et d'intervention dans des secteurs non psychiatriques tels que celui de l'enfance ou de la justice ; le behaviorisme qui cherche en laboratoire les lois de manipulation du comportement humain ; le taylorisme qui les applique au monde du travail ; l'eugénisme même, qui veut économiser le détour par l'enfermement en neutralisant les facultés reproductrices des indésirables. Et la psychanalyse.

C'est un fait patent, même s'il n'est pas du goût de tout le monde : non seulement ces nouvelles technologiques sont apparues ensemble, mais elles ont fonctionné ensemble. Avec, évidemment, la part de polémiques et d'antagonismes qui s'impose lorsque des formules différentes sont en concurrence pour gagner un nouveau marché. Mais la complicité l'a emporté sur l'antagonisme, même entre des approches

que l'on penserait *a priori* inconciliables, comme entre le behaviorisme et la psychanalyse par exemple. C'est quand même Watson lui-même qui recommandait, dès 1916, que toute personne susceptible d'occuper des fonctions importantes dans la société américaine soit psychanalysée. Le père du behaviorisme, plus perspicace en cela que beaucoup de psychanalystes, avait bien vu, tout en reprochant à la psychanalyse son manque de « rigueur scientifique », le parti qu'il pouvait tirer d'une telle alliance pour réaliser son objectif théorico-pratique fondamental : liquider les théories de la conscience et des caractères innés pour promouvoir une conception plastique de l'homme manipulable en fonction des exigences du milieu, c'est-à-dire de la société. Les psychanalystes américains n'ont d'ailleurs pas déçu ses espérances puisqu'ils ont développé une théorie du Moi et de l'intégration aux normes au détriment de l'analyse des processus primaires et de la scène inconsciente proprement dite. Aujourd'hui, on pourrait citer une dizaine de références qui font autorité sur la complémentarité entre la psychanalyse et la modification comportementale, rejeton plus sophistiqué du behaviorisme.

Mais la psychanalyse n'a pas seulement été accueillie avec faveur dans ce contexte. Elle y a exercé une hégémonie relative au sein des nouvelles approches qui étaient en concurrence avec elle. Cela, elle l'a dû pour une part à la conjoncture historique, mais aussi à certaines de ses qualités intrinsèques. C'est pourquoi il serait inconsistant, pour ne pas dire plus, de parler ici uniquement en termes de « récupération », ou de « trahison » de la psychanalyse. En raison de sa plus grande rigueur et de ses plus larges possibilités d'application, la psychanalyse est apparue comme la plus « scientifique » des méthodes qui tentaient à ce moment-là d'étendre le champ des interventions sur l'homme. Elle s'est donnée et a été reçue comme la plus apte à dépasser les anciens clivages entre les populations qui relevaient de technologies réparatrices ou correctrices énergiques, mais limitées dans leurs applications, et celles sur lesquelles on ne pouvait agir, faute de disposer d'une technologie assez souple. La psychanalyse a ainsi ouvert une gamme diversifiée d'interventions au-delà des manifestations caractérisées de la franche pathologie. On pourrait montrer qu'elle a su pratiquement couvrir tout cet éventail d'« indications », s'inscrivant à la fois dans les institutions les plus traditionnellement médicales et dans de nouveaux secteurs de la vie sociale que la rigidité des catégories psychiatriques classiques avait préservé de l'intrusion des techniques de manipulation médico-psychologique.

Ce faisant, la psychanalyse assumait des fonctions politiques évidentes auxquelles on s'étonnera que l'on puisse encore aujourd'hui

rester aveugle. Par exemple dans les années 20, la terminologie psychanalytique a recodé tout le champ du travail social aux Etats-Unis. Elle a ainsi paré des prestiges de la scientificité les traditionnelles pratiques assistantielles du paternalisme charitable, la recherche de carences affectives, immaturités émotionnelles et autres avatars d'un ego faible remplaçant sans solution de continuité les anciennes imputations d'irreligiousité ou d'immoralité pour rendre compte de la condition sociale des pauvres. Aussi lorsque éclatera la grande crise des années 30, les professionnels de l'assistance seront-ils parfaitement formés pour inviter le chômeur à s'interroger sur les raisons personnelles pour lesquelles il a perdu son travail, plutôt que d'interroger les causes structurales du chômage dans une société capitaliste. On cite ailleurs des documents qui prouvent que les spécialistes de la « nouvelle psychologie », comme on disait alors, et les porte-parole autorisés du grand patronat ont tenu exactement le même langage, et développé exactement la même stratégie face à la crise (4).

Cependant ce succès de la psychanalyse a été à la fois spectaculaire et quelque peu fragile. Il y a toujours eu un hiatus entre l'universalité des catégories psychanalytiques lorsqu'elles fonctionnent comme grilles d'interprétation des phénomènes psychologiques, sociaux et politiques, et les pratiques psychanalytiques réelles. Même aux Etats-Unis, les psychanalystes n'étaient encore en 1940 que 192, et leurs clients effectifs quelques milliers. Certes, le modèle d'interprétation et d'intervention psychanalytique diffuse largement par cercles concentriques en dehors du cadre strict de la relation duelle. Mais le fait de conserver ce cadre comme la référence privilégiée de la théorie et de la pratique fait obstacle aux possibilités d'expansion. Le risque est constant de voir dénoncer certaines pratiques de déviation, voire de trahison, par rapport au socle d'orthodoxie qui est censé les légitimer et, même aux Etats-Unis, les puristes ne se sont pas privés de cet argument. Plus objectivement, il faut craindre que le fossé entre des interprétations psychanalytiques généralisées et le caractère limité des pratiques qui peuvent incontestablement leur servir de caution ne fasse de la psychanalyse une sorte d'idéologie de couverture en divorce avec ce qui se passe effectivement dans la réalité. Par exemple, dès 1917, un des premiers propagateurs de la psychanalyse aux Etats-Unis, William A. White, en même temps directeur du *Saint Elisabeth Hospital* de Washington, proposait un programme de réforme de la psychiatrie publique grâce

(4) F. CASTEL, R. CASTEL, A. LOVELL, *La société psychiatrique avancée*, op. cit., chap. II.

à la psychanalyse. La lecture de la littérature officielle des professionnels de la santé mentale depuis la seconde guerre mondiale suggère aussi que toute la psychiatrie américaine était depuis longtemps imprégnée de psychanalyse. Pourtant, c'est à travers ce qu'il a vu dans ce même *Saint Elisabeth Hospital* que Goffman, en 1960, a construit sa théorie de l'hôpital psychiatrique comme « institution totalitaire », et montré que les rationalisations thérapeutiques avaient peu de poids au regard des pesanteurs institutionnelles. Plus généralement, en dépit du fait qu'il y a une quinzaine d'années la psychanalyse régnait en principe sur la psychiatrie aux Etats-Unis, et en était pratiquement exclue en Europe, les différences concrètes entre les deux systèmes asilaires étaient minimales, et pas nécessairement à l'avantage des Etats-Unis. L'hégémonie psychanalytique dans ce pays a souvent été davantage un quasi-monopole psychanalytique du *discours* légitime sur les pratiques, plutôt que l'expression fidèle de la réalité des pratiques.

Les nouvelles techniques de la « post-psychanalyse » sont susceptibles de combler, au moins partiellement, ce hiatus. Elles rendent ainsi plus expansive, plus crédible et plus efficace une entreprise de manipulation psychologique dont la psychanalyse avait été d'abord la principale caution scientifique et le plus important vecteur de diffusion.

D'abord parce que le laxisme (ou le simplisme) de ces méthodes économise la question théorique des conditions de possibilité de leur transposition légitime dans des domaines différents. Où fera-t-on disons, par exemple, de l'analyse transactionnelle (5) ? Partout. En relation individuelle ou en groupe. En clientèle privée, à l'école, à l'église, à l'armée, dans les quartiers, les entreprises, les usines. Avec des psychotiques, des délinquants, des alcooliques, des boulimiques, des femmes au foyer, des fumeurs, des violeurs et des violés, des parents et des enfants, des employés et des cadres, des Noirs et des Blancs. Cette diversité infinie d'« indications » ne fait pas problème parce que la vie sociale est réduite à une constellation de rôles

(5) L'analyse transactionnelle illustre parfaitement ce processus de vulgarisation de la psychanalyse dont le caractère quasi caricatural n'exclut pas l'évidence de la filiation. Chaque individu réalise la synthèse de trois états du Moi (*ego states*), le parent qui joue le rôle du Surmoi freudien, l'adulte celui du Moi, et l'enfant celui du Ça. Les demandes que l'on adresse à autrui sont conditionnées par les exigences d'un de ces états. La vie sociale est faite d'échanges (*transactions*), souvent ratées et malheureuses parce que l'on ne s'adresse pas toujours, si l'on peut dire, au bon interlocuteur en l'autre (l'enfant en moi s'adresse à l'adulte en l'autre, etc.). La méthode consiste essentiellement, à travers des sortes de jeux (*games*), à apprendre les rôles qui rendent « bien » (*I'm O.K., You're O.K.*).

typiques (*games*) manipulables par la rationalité instrumentale. La technique si élémentaire soit-elle (ou parce qu'elle est élémentaire) est universalisable parce qu'elle ne retient dans toute réalité que ce qui offre prise à ses exercices. Est-il besoin d'ajouter que c'est une définition tronquée de la réalité ? Tronquée mais efficace : *it works*. Que demandez-vous de plus ?

L'analyse transactionnelle jouit d'une audience fantastique aux Etats-Unis, où elle est utilisée même par des thérapeutes « radicaux ». Mais on pourrait en dire à peu près autant de la plupart des autres nouvelles techniques. Ainsi Carl Rogers, « prophète » de la « psychologie humaniste », détaille les neuf avantages que l'on peut attendre de l'introduction de la technologie des groupes de rencontres (*encounter groups*) dans l'industrie, sans oublier l'amélioration du fonctionnement des églises, des écoles, des familles et des services gouvernementaux (6). On n'en finirait pas de citer des exemples d'intervention de ces techniques pour résoudre les conflits les plus divers, des relations inter-ethniques aux tensions internationales en passant par les innombrables programmes de « changement planifié » ou de « développement communautaire » qui sont censés apaiser les turbulences de la vie sociale américaine. Ici aussi, la tentation est fréquente de se réfugier dans une attitude de mépris aristocratique : tout cela n'est pas sérieux, d'ailleurs, l'efficacité de ces interventions est des plus aléatoires, leur existence est souvent éphémère, etc. Mais elles sont aussitôt remplacées par d'autres et, à cet égard, l'inventivité des promoteurs américains de techniques de manipulation est quelque chose de prodigieux. Ce qui importe c'est moins « l'évaluation » (comme dirait un sociologue sérieux) de l'efficacité de chacune, que la compréhension du rôle qu'elles jouent toutes ensemble dans la société américaine. Elles proposent une conception unilatérale, instrumentale, de l'action psychologique et de l'action sociale. Qu'est-ce qu'une action transformatrice « sérieuse » ? Un programme d'interventions ponctuelles, limitées, sur des individus ou des groupes concrets, mobilisant une batterie de techniques simples et efficaces. La société comme l'individu sont une scène réductible à ce qu'en peut savoir et à ce qu'en peut faire le technicien ou l'opérateur « agent de changement » armé de quelques notions quantifiables et de quelques recettes réalistes. Qui donc serait encore assez archaïque pour concevoir une justice qui ne résulterait pas du réagencement d'un dispositif planifié par des technocrates, ou d'un bonheur qui ne serait pas

(6) Carl ROGERS, *On Encounter Groups*, trad. fr. : *Les groupes de rencontre*, Paris, Dunod, 1973, chap. 8.

programmé par des ingénieurs de l'âme ? Perfection d'une politique qui économise la politique et d'une psychologie qui économise la notion de sujet. Le changement, individuel ou collectif, ne suppose plus une différence de potentiel entre le conscient et l'inconscient, le manifeste et le latent, la réalité et le projet. Il n'y a plus à forer, comme avec la psychanalyse, des énergies psychiques profondes, mais à les ramasser à la surface des corps. Plus de passé, ni d'histoire, ni d'avenir, ni de théorie. Tout est étalé dans l'éternel présent de la rationalité technique où la communication avec autrui équivaut à un *feed-back* entre deux ou plusieurs dispositifs énergétiques, et où le développement de soi consiste à maximiser ses capacités productrices, à être performant dans le travail, la sociabilité, le sport ou la jouissance. On est bien, en effet, au-delà du normal et du pathologique.

Depuis une soixantaine d'années, la société américaine a développé des stratégies d'invalidation des enjeux sociaux et politiques à partir de codes d'interprétation psychologisants et de techniques psychosociologiques d'action sociale. La psychanalyse a été d'abord l'opérateur principal de cette entreprise, et elle l'est longtemps restée. Mais, avec son reflux relatif, depuis une quinzaine d'années, on assiste au développement d'une nouvelle version, plus extensive, de la même stratégie. Autrement dit le psychanalysme, entendu comme le processus spécifique d'interprétation et de manipulation de la réalité que l'on doit à la psychanalyse, n'est plus aux Etats-Unis la pointe avancée de ce mouvement. Sans doute ne l'est-il plus très longtemps en France. Mais avant d'essayer de mesurer la portée du déplacement qui s'annonce ici, on voulait donner à entendre que, pour avoir commencé à s'opérer ailleurs, il n'est pas pour autant complètement étranger à notre destin.

RÉSUMÉ. — *On entend souvent dire que la psychanalyse, aux Etats-Unis, serait aujourd'hui « dépassée ». Ce n'est pas tout à fait exact. D'abord parce qu'elle est plutôt banalisée, c'est-à-dire qu'elle garde une place et des indications propres, mais intégrées dans l'éventail de ces dispositifs d'intervention sur l'homme dont les Etats-Unis proposent la gamme la plus large. Mais surtout parce que la plupart des nouvelles techniques qui sont à la base des « thérapies pour les normaux » se sont définies à la fois contre la psychanalyse, et par rapport à elle. Elles constituent ainsi une part de son héritage. En fait, elles ont repris l'ambition psychanalytique de casser les anciennes frontières entre le normal et le pathologique et de recoder l'ensemble de la sociabilité humaine à partir de catégories psychologisantes. Ce que l'on peut commencer à appeler l'ère de la postpsychanalyse se laisse ainsi interpréter comme une version élargie de la stratégie d'invalidation des enjeux sociaux et politiques à laquelle la psychanalyse américaine, au temps de son hégémonie, avait donné la première caution « scientifique », et dont elle avait constitué le principal vecteur de diffusion.*